Ami du Clergé du 30 avril 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — I. Pourquoi l'Eglise a canonisé sainte Jeanne d'Arc, 257. — II. Jeanne d'Arc et ses Voix, 258.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XXVIII. 4e *Dim. après Pâques :* De la conformité à la sainte volonté de Dieu, 260.
Mois de Marie. — IV. La prédestination de Marie, 262. — V. L'Immaculée-Conception, 265. — VI Nativité de la T. S. Vierge, 267.
Pour la fête de sainte Solange. — Ange de pureté, ange de notre sol, 270.

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

POURQUOI L'ÉGLISE A CANONISÉ SAINTE JEANNE D'ARC

Mes frères,

Pour mériter les honneurs des autels, un chrétien doit avoir pratiqué la vertu à un degré héroïque. Souvent aussi Dieu lui-même atteste sa sainteté en lui accordant le don de prophétie ou le don des miracles. Or il suffit de lire la vie de sainte Jeanne d'Arc pour y trouver ce triple témoignage de la sainteté.

I

Jeanne d'Arc a d'abord pratiqué la vertu à un degré héroïque. Quelle piété était la sienne! Son curé affirmait qu'il n'avait pas de meilleure paroissienne. Son bonheur était d'aller à l'église prier, se prosterner devant le tabernacle, s'agenouiller devant le grand crucifix, passer de longs instants au pied des autels de Marie. Il ne lui suffisait pas de le faire devant celui de l'église de Domremy ; elle aimait à se rendre chaque samedi au rustique sanctuaire de Notre-Dame de Bermont pour l'orner de fleurs et le garnir de cierges. Avec quelle ferveur elle épanchait son cœur dans celui de sa bonne Mère du ciel et sollicitait sa protection !

Sa charité pour les malades et pour les pauvres n'avait point de mesure. Que de nuits elle passa au chevet de son jeune voisin Simon Musnier, et que de fois elle céda son lit aux pauvres de passage, se contentant, pour y prendre son repos, de l'âtre du foyer !

Son amabilité n'avait d'égale que sa prudence. Simple et affectueuse, après les rudes travaux de la semaine qu'elle avait partagés avec ses parents, elle aimait, le dimanche, à prendre ses ébats avec ses compagnes, à enguirlander le « beau May » et à faire des rondes sous son ombre ; mais venait-elle à remarquer dans ces divertissements quelque chose qui pût offenser Dieu, bien vite elle se retirait discrètement et peu après on la trouvait à l'église priant pour ses compagnes.

Héroïque fut son courage pour obéir aux ordres de Dieu. Pauvre enfant, faible jeune fille, elle quitte tout : ses parents et son village. Et cependant, à part Dieu, personne ne l'obligeait à partir ; au contraire, tous s'y opposent : sa famille, le sire de Baudricourt et plus tard, à Chinon, les seigneurs de Charles VII. Mais l'archange lui a dit : « Va, fille de Dieu, va sauver la France, » et elle obéit. « Je dois être à Chinon avant le milieu du Carême, dit elle, j'y serai, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. »

Non moins héroïque fut sa chasteté. Quelle vertu fut jamais plus exposée que la sienne, et parmi les camps et dans les prisons où elle séjourna après son arrestation à Compiègne! Or jamais cette vertu ne subit la moindre atteinte. Plutôt que de l'exposer, Jeanne préféra tout souffrir : et les fatigues et les nuits sans sommeil ou passées sans quitter sa lourde armure, voire même les menaces de ses juges pour avoir revêtu à nouveau l'habit masculin qui, mieux que d'autres, protégeait sa pudeur.

Nous pourrions prendre l'une après l'autre toutes les autres vertus ; nous verrions que sainte Jeanne d'Arc les a toutes pratiquées à la perfection.

II

Aussi Dieu s'est-il plu à récompenser ces vertus par des dons surnaturels extraordinaires, et tout d'abord en accordant à sa fidèle servante celui de prophétie. Que de fois, éclairée par Dieu ou par ses Voix, sainte Jeanne d'Arc a eu connaissance de choses cachées ou a prédit l'avenir ! Encore à Domremy, elle annonce que la France sera sauvée par une jeune fille qui habite entre Vaucouleurs et Coussey. A Vaucouleurs, elle avertit Robert de Baudricourt de la défaite de Rouvray, le jour même où celle ci a eu lieu. Quand, quelques jours après, Robert reçoit confirmation de cette nouvelle, il est tellement stupéfait que, prenant Jeanne pour une sorcière, il veut la faire exorciser. En route pour Chinon, elle annonce que le voyage, malgré toutes les embûches, s'accomplira heureusement, ce qui eut lieu en effet. Elle déclare que Dieu lui même a choisi son épée et, au grand étonnement de tous, fait connaître que cette épée se trouve en la chapelle Ste-Catherine de Fierbois, non loin de l'autel, et qu'on la reconnaîtra à cinq petites croix gravées près de la garde. A son arrivée à Chinon, au moment où elle franchit le pont-levis du château, un soldat grossier l'insulte et profère des blasphèmes. Jeanne le regarde avec compassion : « Ah ! au nom de Dieu, lui dit-elle, tu l'insultes et tu es si près de la mort ! » Une heure plus tard, le blasphémateur tombait à l'eau et se noyait. Introduite dans la salle où se tient le roi entouré de sa cour, elle le reconnaît quoiqu'elle ne l'ait jamais vu. Malgré le déguisement sous lequel il se dissimule parmi les seigneurs qui l'entourent, elle va droit à lui et fléchit le genou

devant lui. Elle lui révèle tout au long la prière qu'il a faite naguère et elle lui apporte la réponse de Dieu à cette prière : « Mon Seigneur vous dit : Tu es vrai héritier de France et fils de roi. »

Le 6 mai, devant Orléans, elle prédit que le lendemain elle sera blessée et que le sang sortira de son corps à la poitrine, ce qui arriva comme elle l'avait dit. Trois jours à l'avance, elle prédit la mort de l'officier anglais Glasdall, qui l'a traitée de prostituée ; le jour même, elle le conjure de se rendre pour éviter la mort. L'insulteur refuse, s'engage tout armé sur un pont qui s'effondre et il disparaît dans les flots de la Loire avec bon nombre de ses meilleurs guerriers. Un autre jour elle fait écarter le duc d'Alençon d'un endroit en apparence sans danger, et avec raison, car, quelques instants après, un soldat y est frappé à mort. Elle annonce la délivrance d'Orléans, le sacre du roi à Reims ; elle annonce que les Anglais seront boutés hors de France, qu'elle sera faite prisonnière : et tout s'accomplit comme elle l'a prédit. Comment pouvait-elle lire dans l'avenir d'une manière si certaine, sinon parce que Dieu lui en révélait les secrets ? Mais Dieu ne pouvait agir ainsi que pour authentiquer la mission surnaturelle de Jeanne d'Arc et récompenser la sainteté de sa vie.

III

Les miracles ont également lieu à sa prière. Vous rappellerai-je la gracieuse scène de Lagny, où, trouvant des jeunes filles en larmes et en prières autour d'un petit enfant qui vient de mourir sans baptême, elle se joint au pieux groupe et obtient de Notre-Dame la résurrection de l'enfant ?

Quel miracle aussi que la restauration de la France par une jeune fille de dix-huit ans qui ne sait ni A ni B et n'a appris qu'à prier, à garder les moutons et à filer le lin ! Aussi bien, c'est là le vrai miracle qu'elle promet comme gage et preuve de sa mission divine. Comme, à Poitiers, les docteurs chargés par le roi de l'examiner lui demandent de faire un miracle pour montrer qu'elle est bien l'envoyée de Dieu et qu'on peut lui confier des soldats à conduire : « Au nom de Dieu, répond Jeanne, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des prodiges, mais envoyez-moi à Orléans, là je vous montrerai les miracles que je suis venue faire. Qu'on me donne des soldats en tel nombre qu'on voudra, et je ferai lever le siège de cette ville. »

Or, m. f., ce miracle, Jeanne d'Arc l'a accompli. Ce que les plus fameux généraux de Charles VII n'avaient pu ou su faire, elle l'a fait avec l'aide de Dieu. Et ce miracle, elle l'a fait suivre de bien d'autres. Elle conduit sa petite troupe de victoire en victoire, à Meung, Beaugency, Patay, Troyes, Châlons, Reims, où elle fait sacrer le roi.

Dieu permet que cette vie toute sainte et toute miraculeuse soit couronnée par le martyre. Jeanne subit d'abord une longue et cruelle captivité, qui lui fournit l'occasion de faire briller les plus belles vertus de patience, de résignation, de chasteté, de foi, d'amour de l'Eglise, d'obéissance au Souverain Pontife, de dévotion envers la sainte Eucharistie. Elle est enfin condamnée à un supplice très cruel où elle meurt comme elle a vécu, les saints noms de Jésus et de Marie sur les lèvres, pressant dans ses mains et sur son cœur le crucifix qu'on lui tend par-dessus les flammes du bûcher.

Aussi n'est-il pas étonnant que ses ennemis, frappés des miracles qu'elle a accomplis, édifiés par sa captivité si pieuse et sa mort si sainte, l'aient eux-mêmes canonisée aussitôt après son dernier soupir. « Nous sommes perdus, s'écrie le bourreau, nous avons brûlé une sainte ! » A cinq siècles de distance, l'Eglise n'a fait que ratifier cette parole en plaçant Jeanne d'Arc sur les autels et en prescrivant son culte dans le monde entier.

II

JEANNE D'ARC ET SES VOIX

Mes frères,

On a dit que dans la tragédie d'*Athalie*, le principal personnage, celui qui mène tout sans qu'on le voie, c'est Dieu. Ne pourrait-on pas en dire autant de la vie de Jeanne d'Arc, cette tragédie sublime ? Nous voyons l'héroïne prier, combattre, souffrir et mourir. Mais derrière elle, ou plutôt au-dessus d'elle, il y a ses Voix qui lui parlent et lui dictent sa ligne de conduite, ses Voix qu'elle écoute et qu'elle suit avec la docilité d'un enfant. Etudions ce phénomène et tirons-en quelques conclusions pratiques.

I

« J'étais dans ma treizième année, a raconté Jeanne d'Arc elle même, lorsque Dieu m'envoya une voix pour m'aider à me conduire. La première fois, j'eus une grande frayeur. »

Nous pouvons nous imaginer sans peine l'effroi de la douce bergerette en voyant une nuée lumineuse s'étendre devant ses yeux, en entendant sortir de cette extraordinaire clarté une voix qui lui parlait. Quand la voix ne résonna plus à son oreille et quand se fut évanouie la lumière, elle dut se demander si elle n'avait pas été le jouet d'un rêve.

Jeanne sut plus tard que cette apparition était l'archange S. Michel. Il revint souvent, tantôt seul, tantôt accompagné de S. Gabriel et d'une multitude d'anges. « Un jour, dit Jeanne, il m'annonça que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient aussi, que je suivisse leurs conseils, parce qu'elles étaient chargées de me conduire et de me conseiller en tout ce que j'avais à faire ; enfin que je crusse ce qu'elles me diraient, car c'était le commandement de Notre-Seigneur. » Bientôt, en effet, ces saintes apparitions se montrèrent.

Jeanne en a décrit minutieusement tous les détails : la fréquence de leurs visites : « Il n'y a pas de jour que je ne les entende ; » — leur parure :

« Leurs têtes ont de magnifiques couronnes ; » — leurs signes différentiels : « Je les distingue à leur voix, par la manière dont elles me saluent, et parce qu'elles se nomment à moi ; » — la langue qu'elles parlent : « Un langage très bon et très doux, que j'entends très bien, une voix humble et douce et qui parle français ; » — les faveurs qu'elles lui font, s'approchant d'elle, l'embrassant, lui faisant respirer le parfum céleste qui les enveloppe ; la promesse qu'elles lui ont faite de la mener en paradis ; les propos qu'elles lui tiennent : « Sois bonne, sois pieuse, va souvent à l'église ; — enfin les ordres qu'elles lui donnent : « Il y a grande pitié au royaume de France. Va, fille de Dieu, va en France, il le faut ! »

Au début, Jeanne eut bien quelques hésitations : n'était-ce point l'ange de ténèbres qui, pour la tromper, se transformait en ange de lumière ? Mais dès qu'elle eut la certitude que ses Voix venaient d'En-haut, sans plus tergiverser, elle leur obéit avec une parfaite docilité. Vous connaissez sa réponse aux objections qui lui étaient faites : « Quand même j'aurais cent pères et cent mères, je les quitterais pour aller où mes Voix m'appellent ! » Et désormais, jusqu'à son dernier soupir, elle ne dira rien, ne fera rien, n'entreprendra rien sans avoir consulté ses Voix.

Celles-ci, non plus, ne lui firent jamais défaut. A Vaucouleurs, la première fois qu'elle se présente au sire de Baudricourt, elle va droit à ce capitaine qu'elle n'avait jamais vu et que rien ne distinguait de ses gens. « C'est la Voix qui me l'a fait connaître, dit-elle, car elle m'a dit que c'était lui. » Suivez-la maintenant sur la route de Vaucouleurs à Chinon. C'était un voyage effrayant pour tous, parce qu'on y risquait sa vie ; effrayant surtout pour une jeune fille de dix-sept ans, parce qu'elle y risquait son honneur. N'importe ! Elle marche avec enthousiasme ; ayant conscience d'obéir à Dieu, elle sait qu'elle peut compter sur sa protection : « Ne craignez rien, dit elle aux hommes de son escorte, c'est Dieu qui me fait ma route, mes frères du paradis me disent tout ce que j'ai à faire. »

A Chinon, ses Voix lui font distinguer le roi Charles VII qui se cachait parmi ses courtisans. Le prenant à part, elle lui dit qui elle est, sa mission, l'ordre du ciel de quitter son père et sa mère, son voyage à travers les lignes ennemies, tout cela pour l'amour de la France et du roi.

La voilà devant une commission de théologiens, à Poitiers. Ils entreprennent de lui prouver par maintes belles et douces raisons que tout ce qu'elle disait de ses Voix et de sa mission n'était pas vrai. Mais elle leur répond avec une telle présence d'esprit, tant de sagesse et de fine malice même, qu'ils sont ébahis de ce qu'une simple bergère pouvait aussi prudemment répondre.

Pendant sa vie guerrière, c'est à ses saintes qu'elle fait constamment appel, opposant aux commandements des capitaines les ordres de ses Voix : « En nom Dieu, le conseil de mon Seigneur est plus sage que le vôtre... Vous avez été à votre conseil et j'ai été au mien... Croyez que ce qu'a décidé le conseil de mon Seigneur s'accomplira et que le vôtre n'aura point de suite. »

Dans son cachot de Rouen, avant les interrogatoires, la Pucelle consulte ses Voix, en quels termes simples et touchants, il faut l'entendre elle-même. « Très doux Seigneur, en l'honneur de votre sainte passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez comment je dois répondre à ces clercs. Plaise à vous de me l'apprendre ! » Et aussitôt ses célestes amies accourent. « Jamais je n'ai eu besoin d'elles que je ne les aie eues. » Elles viennent et lui donnent bon conseil, confort et bonne doctrine, lui inspirant ce qu'il faut répondre, ce qu'il convient de garder sous silence. Et en effet qui donc aurait pu mettre sur les lèvres d'une jeune fille ignorante les réponses victorieuses que nous lisons avec une admiration toujours nouvelle, et insuffler à une humble et faible enfant ce courage indomptable, cette force surhumaine, sinon ces Voix bien aimées qui l'avaient suivie pendant toute sa carrière et qui, loin de l'abandonner dans ses dernières luttes, la soutenaient par de plus fréquentes visites, à mesure qu'elle en avait plus besoin ? « A quelle heure avez-vous entendu la voix hier ? » lui demandait un de ses juges. — « Je l'ai entendue trois fois, le matin, le soir et quand on sonnait l'*Ave Maria*. Je l'entends plus souvent que je ne dis. »

C'est encore à ses Voix que Jeanne en appelle à l'heure suprême. Elle est sur le bûcher. Déjà la flamme monte et commence à l'entourer ; elle va mourir. Le dernier mot qui s'échappera de ses lèvres défaillantes sera le nom de Jésus dont le seul amour a fait battre son cœur. Mais avant de l'invoquer dans un suprême effort, elle veut rendre encore une fois témoignage à la réalité de ses Voix et à la vérité de sa mission, et elle s'écrie : « S. Michel ! S. Michel ! Non, mes Voix ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu ! Jésus ! Jésus ! »

II

A nous aussi, m. f., Dieu a donné des voix pour nous conduire. Quoique d'un ordre différent de celles de Jeanne, elles ne sont pas moins réelles. Ces voix, vous les connaissez. C'est l'Evangile qui contient la parole même de Jésus, notre lumière, notre modèle et notre guide : il faut lire l'Evangile, le méditer, vous en pénétrer, y conformer votre vie. C'est l'Eglise, cette grande voix qui retentit sur la terre pour instruire les hommes des desseins que Dieu a sur chacun d'eux : il faut écouter l'Eglise et lui obéir, non seulement quand elle commande, mais quand elle donne des directions. Ce sont les parents, les maîtres, votre confesseur, représentants de Dieu auprès de vous : il faut prendre et recueillir pieusement leurs conseils et les mettre courageusement en pratique.

Mais Dieu vous a donné pour vous diriger dans la vie une autre voix encore : la conscience. La

conscience, c'est la voix de Dieu qui se fait entendre au plus intime de votre âme, qui l'éclaire par ses lumières, l'excite au devoir par ses attraits, et si elle s'en est éloignée, l'y ramène par ses remords.

Vous voici au moment d'agir. Deux routes s'ouvrent devant vous : la route pénible peut-être du sacrifice et la route, qui semble agréable et facile, du caprice et de la passion. Personne n'est là pour vous conseiller. Mais n'entendez-vous pas au fond de vous-mêmes une voix à la fois tendre et forte, suppliante et impérieuse, qui vous indique le chemin qu'il faut prendre ? C'est la voix de Dieu, c'est la conscience.

Vous avez agi, mais contrairement aux indications de votre conscience, vous vous êtes engagés dans les sentiers du mal. Personne ne vous a vus, personne ne peut vous blâmer. Mais n'entendez-vous pas la même voix se faisant vengeresse et implacable, cette fois, qui vous crie : « Tu as mal fait ! » C'est la voix de Dieu, c'est la conscience. Vous avez agi, au contraire, conformément aux ordres de votre conscience. Personne encore ne vous a vus. N'avez-vous pas cependant senti une paix délicieuse envahir votre âme, une joie d'autant plus vive et pénétrante que la lutte aura été plus violente et le sacrifice plus sanglant ? Cette voix qui vous félicite, vous approuve, c'est la voix de Dieu, c'est la conscience.

Quel bienfait pour nous que cette voix de la conscience ! Nous ne saurions assez remercier Dieu de nous l'avoir donnée pour guider nos pas. De la conscience, chacun de nous peut dire ce que Jeanne affirmait de ses Voix : « Tout ce que j'ai fait de bien, je l'ai fait par le commandement de mes Voix. » Mais il ne faut pas oublier que vous avez des obligations envers votre conscience.

Avant d'agir, Jeanne consultait ses Voix ; consultez votre conscience. Parfois elle vous dira : « Si tu veux rester pur, ne lis pas ce livre ; il est bien écrit, mais il est mauvais. Si tu veux rester pieux et bon, ne fréquente pas cette compagnie. Pour garder la candeur, la force, la beauté de ton âme, fuis ces rêveries malsaines qui t'ont déjà troublé, qui te font prendre en dégoût ton travail, ton devoir d'état, tes exercices de piété. Tu as un meilleur usage à faire de la vie que de la perdre en vaines et périlleuses chimères. »

D'autres fois, la conscience vous dira : « Tu t'éloignes des fautes graves ; tâche, autant qu'il est possible à l'humaine faiblesse, d'éviter les plus légers manquements. Tu te confesses plutôt rarement : approche-toi plus souvent, aussi souvent que ton directeur te le demandera, du saint tribunal de la pénitence. Tu communies tous les mois, communie tous les dimanches ; tu communies tous les dimanches, communie en semaine. Tu pries régulièrement, fais un peu de méditation. Tu remplis tes devoirs, remplis-les parfaitement. Tu te recherches en tout ce que tu fais : n'aie plus en vue que Dieu, sa volonté, son bon plaisir, sa gloire. » « Les Voix viennent aussitôt, disait Jeanne, quand je les prie. » La conscience aussi, si vous l'interrogez, vous répondra aussitôt, vous dira le mot vrai, le mot juste, le mot de Dieu sur votre situation, sur les besoins de votre âme.

Mais il ne suffit pas de voir le bien, de l'admirer ; il faut le réaliser. Quand la conscience indique un devoir, il faut avoir l'énergie de l'accomplir, comme Jeanne d'Arc. C'est pénible, parfois, je le sais : le devoir n'est ni le plaisir, ni l'amour, ni le sacrifice fait par amour pour quelqu'un ; le devoir, c'est la croix toute nue, le bien pour le bien. De là tant de faiblesses, tant de découragements, tant de désertions. Où sont les âmes vaillantes pour lesquelles le devoir est tout, qui mettent le devoir au-dessus de tout ? Voyez Jeanne d'Arc autrefois : quand le devoir parle, elle s'incline ; quand il commande, elle obéit ; elle lui sacrifie son repos, sa famille, ses aises, sa vie. Maintenant c'est le devoir qu'on sacrifie à l'intérêt, au caprice, à l'ambition, aux passions, au plaisir. Vous-mêmes, m. f., n'avez-vous pas plus d'une fois trahi votre devoir ? Vous en êtes confus et vous brûlez de réparer cette indigne conduite. Eh bien ! désormais, quand votre conscience aura parlé au nom de Dieu, obéissez-lui sans hésitation, sans faiblesse, sans détour. « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » telle sera votre devise et vous n'y mentirez pas.

• •

Un jour que Jésus parlait aux foules, une femme, transportée d'enthousiasme, s'écria subitement : « Bienheureuse la mère qui a donné le jour à un tel fils ! — « Appelez plutôt bienheureux, reprit Jésus, ceux qui écoutent la voix de Dieu et qui lui obéissent ! » La même réflexion s'applique à Jeanne d'Arc. Ce qui lui a valu son titre de sainte, ce ne sont point ses victoires, si éclatantes qu'elles aient été. C'est d'avoir écouté ses Voix et de leur avoir fidèlement obéi. Grand exemple pour vous, m. f. La même gloire vous est offerte à la même condition, au même prix : à vous de la mériter. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXVIII

4e Dimanche après Pâques

DE LA CONFORMITÉ A LA SAINTE VOLONTÉ DE DIEU

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui est la continuation de celui de dimanche dernier. Il est tiré du même discours de Notre-Seigneur après la Cène au soir du Jeudi Saint et il a le même but : consoler les apôtres attristés par l'annonce de son prochain départ.

I

« Je vais, dit Jésus, à Celui qui m'a envoyé et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais

parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est rempli de tristesse. »

Pourquoi les apôtres sont-ils si attristés par le départ de leur Maître et son retour au ciel ? — C'est évidemment parce qu'ils l'aiment. Pendant trois ans ils ont vécu dans son intimité et se sont épris pour lui d'une vive affection. — Mais c'est aussi parce que ce départ ruine toutes leurs espérances. Ils croyaient que Jésus était venu établir un royaume temporel, où ils espéraient avoir les premières places. Pour le suivre, ils avaient tout quitté, père et mère, femme et enfants, leur barque et leurs filets, leur négoce et leur comptoir ; et après avoir consenti pour lui tant de sacrifices, ils entendent Jésus leur dire qu'il va partir pour ne plus revenir : « Je m'en vais, » leur dit il. Quel coup de foudre ! quel renversement de tous leurs projets et de tous leurs espoirs ! Et lui parti, qu'est ce qui les attend, eux ? Le Maître vient de le leur dire : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi... Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps vient où quiconque vous fera mourir s'imaginera rendre hommage à Dieu... » Quelle effrayante perspective, et qu'elle est bien propre à plonger les apôtres dans la tristesse !

Notre-Seigneur, qui les aime lui aussi, mais d'un amour éclairé et surnaturel, relève leur courage et s'efforce de les consoler en leur affirmant que son départ leur sera avantageux : « Il vous est bon, dit il, que je m'en aille. » — Les apôtres ont peine à comprendre que ce soit vrai : le Maître est tout pour eux, et il leur semble que le perdre soit le plus grand des malheurs. Et cependant Jésus disait vrai. En remontant au ciel, il allait prendre possession de la gloire qu'il avait méritée comme Homme Dieu et se constituer près de son Père notre avocat à tous ; il allait ouvrir le ciel jusque là fermé aux hommes, il allait nous préparer une place ; de là il enverrait le Saint-Esprit à ses apôtres, et transformés par ce divin Esprit qui rendrait pour eux lumineuses les vérités qu'ils avaient apprises et leur donnerait la force de les prêcher au monde, ils s'en iraient jusqu'aux extrémités de la terre prêcher l'Evangile, moissonner de nombreux mérites et cueillir la palme du martyre.

Cela ne leur était il pas plus avantageux que de conserver Jésus au milieu d'eux, de jouir de sa présence, en demeurant toujours les ignorants, les timides et les inutiles qu'ils étaient ? Cela ne valait-il pas mieux, même, que la restauration du royaume d'Israël après laquelle ils soupiraient ? Au lieu d'un royaume temporel se bornant à la Palestine, ils vont fonder un royaume spirituel aussi grand que le monde ; au lieu de dignités et de charges éphémères à la cour d'un roi terrestre, ils se verront attribuer dans le ciel des trônes d'où ils jugeront toutes les nations de la terre.

Mais précisément parce qu'ils n'ont pas encore reçu le Saint-Esprit, les apôtres sont incapables de comprendre tout cela, et au lieu de se conformer à la sainte volonté de Dieu, au lieu de la bénir et de s'en réjouir, ils s'en attristent et s'en désolent.

II

M. f., qu'il nous arrive souvent de partager l'aveuglement des apôtres et de nous attrister des desseins providentiels de Dieu sur nous, parce qu'ils ne sont pas conformes à nos désirs, à nos projets, à nos rêves ! Que de fois nous nous attristons, nous nous plaignons même, de la sainte volonté de Dieu à notre endroit, comme si Dieu, qui est infiniment sage, ne savait pas mieux que nous ce qui nous convient, et qu'étant infiniment bon, il ne voulait pas toujours ce qui est le meilleur pour nous !

Celui-là s'attriste et se plaint à Dieu de sa mauvaise santé : « Quel malheur d'être toujours malade ! Ah ! si j'avais la santé, comme je servirais bien le bon Dieu, que de bien je ferais !... Je la demande tous les jours, pourquoi Dieu ne m'exauce-t-il pas ? » — Pourquoi ? Mais parce qu'il vous est bon d'être malade... Cela vous est bon pour expier vos péchés, et vous devriez bénir Dieu qui vous fait faire votre purgatoire sur la terre, purgatoire bien doux comparé à celui de l'autre monde Cela vous est bon pour vous sanctifier davantage et mériter une plus belle place au ciel. Cela vous est bon pour contribuer au salut des âmes, en portant avec Jésus-Christ la croix pour les racheter. Cela vous est bon peut-être, même au point de vue temporel : qui sait si, sans cette maladie qui vous immobilise à la maison, vous cloue même sur un lit de douleur et vous permet de vous préparer à loisir à votre éternité, qui sait si, libre d'aller et venir, vous n'auriez pas depuis longtemps succombé à un accident d'automobile, par exemple, qui vous aurait jeté subitement et sans préparation au tribunal de Dieu ?

Celui-là gémit et se plaint du bon Dieu parce qu'il est pauvre. « Que de privations m'impose cette pauvreté ! dit-il. De combien de joies, de plaisirs, de douceurs elle me sèvre ! Si j'étais riche, je pourrais faire l'aumône autour de moi, soutenir les œuvres catholiques, faire bénir la religion en semant en son nom les bienfaits à pleines mains. Pourquoi donc le bon Dieu ne m'a-t-il pas donné les richesses à moi, plutôt qu'à tant d'autres qui en font un si mauvais usage ? » — Pourquoi ? C'est évidemment parce qu'il vous est bon d'être pauvre, et que le bon Dieu prévoit que vous vous sanctifierez plus sûrement dans le dénuement que dans l'abondance, lui qui a dit : « Bienheureux les pauvres, » et « Malheur aux riches ! » Qui sait si, malgré vos pieux désirs, vous n'abuseriez pas des richesses pour vous perdre, comme tant d'autres l'ont fait ?

On pourrait, m. f., multiplier les exemples de ce genre, où les vues de la Providence sont contraires à nos vues, et où la sainte volonté de Dieu nous

envoie ou permet que nous arrive tout l'opposé de ce que nous voudrions nous-mêmes.

III

Quand ces douloureux conflits se produisent entre la volonté de Dieu et la nôtre, soumettons-nous humblement. N'est-il pas le Maître ? Evidemment il ne nous est pas défendu de le prier de modifier sa façon d'agir à notre égard et de lui dire, comme Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » mais ajoutons toujours, comme lui : « Cependant, si votre bon plaisir est qu'il en soit ainsi pour mon plus grand bien, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Soumettons-nous à la sainte volonté de Dieu, non seulement humblement, mais amoureusement et avec confiance, en nous rappelant que Dieu est notre Père et que, s'il permet ceci ou cela à notre égard, c'est que cela nous est bon. Comment ? nous ne le voyons pas pour le moment, c'est le secret de Dieu ; mais nous le comprendrons plus tard, peut-être même dès ce monde. Combien de morts que l'on considérait tout d'abord comme de grands malheurs, et qu'à la suite d'événements ultérieurs on fut obligé de considérer comme de grandes grâces du bon Dieu ! De combien de pères et de mères n'a-t-on pas dit : « Heureusement qu'ils sont morts, car s'ils voyaient ce que sont devenus leurs enfants ! »

Nous ne constaterons peut-être pas toujours ici-bas combien le bon Dieu nous aime, comme il est bon et veut notre bien en agissant vis-à-vis de nous comme il le fait ; mais nous le comprendrons au ciel, quand tous les secrets de la divine Providence nous seront révélés, et l'éternité ne sera pas assez longue pour le remercier.

En tout cas, accepter la sainte volonté de Dieu est le meilleur moyen pour nous sanctifier. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas dit : « Ce n'est pas celui qui dit *Seigneur ! Seigneur !* qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui l'accepte, qui s'y conforme, s'y soumet, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux » ? Tous les jours nous adressons dans le *Pater* cette demande à Dieu : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Eh bien ! oui, qu'elle soit faite, et tout d'abord par nous. Et si parfois cette volonté est dure à accepter, demandons à Notre-Seigneur de nous envoyer le divin Esprit qu'il promettait à ses apôtres pour les consoler ; cet Esprit d'amour embrasera notre cœur du feu de la charité et nous fera accepter amoureusement tout ce que le bon Dieu voudra. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

IV

LA PRÉDESTINATION DE MARIE

Ab æterno ordinata sum et ex antiquis, antequam terra fieret.

Dès l'éternité j'ai été établie, et dès les temps anciens, avant l'origine de la terre.

(Prov., VIII, 23).

Infiniment heureux dans son éternité, Dieu se suffisait à lui-même. S'il a créé le monde, ce ne fut pas pour ajouter à son bonheur ; mais, nous disent les philosophes, le bien, de sa nature, tend à se répandre et à se communiquer. Dieu, le Bien infini, a voulu, en appelant à l'existence d'autres êtres, répandre sur eux ses faveurs. Dieu fut satisfait de son œuvre et la contemplant, comme un bon ouvrier au soir de sa journée, il s'applaudit et se félicita : « *Et vidit Deus quod esset bonum.* » (Gen., I, 25). Arrière donc ces pessimistes, ces gémissants perpétuels, qui, à longueur d'année, se lamentent sur le temps qu'il fait ou ne fait pas et médisent de l'œuvre divine, comme si, même après le péché d'Adam, elle ne demeurait pas quelque chose d'excellent et de parfait ! Toutefois, si achevée et excellente qu'elle fût, la création était silencieuse et muette. Palais magnifique, ce palais était inhabité et sans roi. Au milieu des merveilles de la toute-puissance divine, ne fallait-il pas une intelligence pour comprendre, un cœur pour aimer ? Dieu créa l'homme et en fit le prêtre de la Création.

I. — *La prédestination de Marie*

En façonnant de ses mains divines le corps du premier homme, Dieu pensait à son divin Fils. Certains théologiens affirment, en effet, que la seconde personne de l'auguste Trinité, le Verbe, se serait incarnée, même si Adam fût demeuré fidèle à Dieu. Avant de faire entrer les anges dans sa gloire et pour éprouver leur obéissance, le Très-Haut leur aurait montré dans le lointain des âges, dans les siècles à venir, son Fils fait homme dans les bras de sa mère, leur demandant d'adorer le Verbe fait chair et de reconnaître sa royauté. « *Non serviam !* Je n'obéirai pas ! » s'écria Satan. A sa suite, des légions d'anges rebelles répétèrent : « *Non serviam !* »

Lucifer et les siens furent alors, pour jamais, précipités dans les abîmes de l'enfer et Michel, avec sa milice, couronné dans le ciel. Le démon, disent des théologiens, aurait trouvé indigne de Dieu l'Incarnation de son Fils, d'où sa révolte. Erreur ! En se faisant homme, Dieu ne se diminue pas ; l'Incarnation n'achève en lui aucune perfection. Dieu est l'infiniment parfait, quelque chose ne saurait être ajouté à l'infini et l'Incarnation, d'autre part, n'ôte rien au Fils de Dieu. « *Quod erat permansit ; quod non erat assumpsit.* Ce

qu'il était, le Verbe le demeure ; ce qu'il n'était pas, il le devient. »

L'Incarnation n'a pas abaissé Dieu jusqu'à nous, elle nous a élevés jusqu'à lui. Parce qu'il songeait au Verbe fait chair, le Tout-Puissant appela à l'existence les anges et les hommes, comme pour tenir compagnie à ce divin Fils, participer à ses grâces et à sa gloire et l'adorer éternellement. Qui parle ainsi ? S. François de Sales dans son *Traité de l'amour de Dieu* (liv. II, chap. III). Certains docteurs répugnent à admettre en effet que nous devions en quelque sorte l'Incarnation, cette merveille de l'amour divin, à une infamie d'ingratitude et d'orgueil, au péché. L'Eglise, le Samedi Saint, exprime d'autres sentiments, quand, enthousiasmée par l'œuvre magnifique du Rédempteur, elle chante : « *O felix culpa !*... O nécessité du péché d'Adam, puisqu'il a été effacé par la mort du Christ ! O heureuse faute, puisqu'elle nous a valu un tel et un si grand Rédempteur ! » Mais remarquons-le bien, l'Eglise se garde de rendre grâces à l'homme, dont le « nécessaire péché, l'heureuse faute » ont rendu possible la mort du Christ et nous ont valu un tel et un si grand Rédempteur. C'est à ce Rédempteur, c'est à son divin Père que vont tous ses remerciements.

L'Incarnation du Verbe étant décidée de toute éternité, de toute éternité l'étaient aussi l'existence et le rôle de notre Mère du ciel. Car à ce Dieu fait homme il fallait une Mère et Marie fut choisie pour être la Mère de Dieu Donc, avant la création des anges, antérieurement à celle du premier homme, avant sa faute et le lugubre drame du paradis terrestre, commence l'histoire de la T. S. Vierge. Ce qui explique les paroles étonnantes de l'Eglise, quand elle célèbre son Immaculée Conception : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant de faire quoi que ce soit, dès le principe. Dès l'éternité j'étais établie et dès les temps anciens, avant l'origine de la terre. » (Prov., VIII, 22-23).

C'est à ces hauteurs qu'il faut s'élever pour bien comprendre la prédestination éternelle de Marie, sa préservation de la tache originelle, sa sublime et exceptionnelle dignité. Marie est dans un ordre à part, de toute éternité auprès de Jésus. La T. S. Vierge n'est pas redevable à elle-même de sa grandeur, mais les grâces de choix, les faveurs extraordinaires qu'elle a reçues découlaient de sa mission.

Jugez vous-mêmes. Qui d'entre vous, s'il avait eu la possibilité de se choisir une mère, ne l'eût voulue la plus sainte, la plus noble, la plus parfaite, la plus aimable enfin ? Chimérique pour nous, ce choix, Dieu l'a fait. « C'est pourquoi, puisant dans les infinis trésors de la divinité, il combla sa Mère bien plus que les esprits angéliques, bien plus que tous les saints, de l'abondance de toutes les grâces célestes et l'enrichit avec une profusion merveilleuse, afin qu'elle fût toujours sans aucune tache, entièrement exempte de l'esclavage du péché... et dans une telle plénitude de sainteté qu'on ne peut, au-dessous de Dieu, en concevoir une plus grande, et que nulle autre pensée que celle de Dieu même, ne peut en mesurer la grandeur. » (Bulle *Ineffabilis).*

Dans son langage simple et populaire, le Bienh. Grignion de Montfort exprimait en d'autres termes la même vérité. Aux premiers jours du monde, Dieu renferma toutes les eaux et leur donna le nom de *mer ;* ainsi, renfermant dans une créature tous les trésors de grâce, toutes les perfections, il les appela *Marie*. Le Fils du Très-Haut pourra dire à sa divine Mère : « Beaucoup de femmes ont réuni de grandes richesses, mais vous les avez toutes surpassées. » (Prov., XXXI, 29).

Ce que Dieu décide, il le fait. Eternellement voulus de Dieu, Jésus et sa Mère seront annoncés à l'avance par les prophètes, figurés par d'éminents personnages. Leurs ancêtres seront choisis. Cette admirable préparation, les artistes du Moyen Age l'ont exprimée à leur manière dans ces arbres de Jessé qui se couronnent à leur cime de la Vierge et de son divin Fils.

II. — *Notre vocation*

Mais Dieu n'a pas seulement prévu et préparé la venue en ce monde de Jésus et de sa Mère ; dans l'ordonnance générale du monde, nous aussi avons notre place marquée, notre mission à remplir, notre vocation. Dans ce but, nous ont été données des grâces, des aptitudes spéciales. Tous les rouages dans une machine, même les plus petits, ont leur fonction ; qu'un seul manque, rien ne va plus. Dans l'œuvre divine, une plus grande latitude est laissée à la liberté, nous pouvons refuser la place que le Très-Haut a déterminée pour nous, refuser d'obéir à ses ordres éternels. De gré ou de force, nous contribuerons à sa gloire, soit en proclamant sa justice dans l'enfer, ou sa miséricorde et sa bonté dans le ciel ; cela dépend de nous.

Toutes les désobéissances n'ont pas cette gravité, mais il demeure certain que les erreurs dans le choix d'une vocation, ou l'infidélité à une vocation, sont toujours redoutables. Elles nuisent à celui qui en est la victime, à celui qui les commet, parce qu'elles atteignent ce qu'il y a de plus intime dans l'âme et que leur répercussion s'étend sur toute la vie. Qui ne se rend compte que les aptitudes, les goûts, les dons naturels et surnaturels que Dieu nous donne en vue de tel état, ne conviennent pas toujours dans un autre ? Au lieu des grâces abondantes que le Très-Haut avait ménagées sur notre chemin, pour nous être engagés dans une autre voie, ces grâces ne pourront nous atteindre et nous en seront réduits à des secours plus généraux et moins appropriés. La responsabilité encourue n'est pas toujours mortellement grave, mais nous sommes exposés, en étant infidèles, à commettre des fautes graves. Notre salut sera plus difficile, s'il n'est pas fatalement compromis.

Malheureuse est l'âme qui manque sa vocation !

Toujours inquiète, toujours troublée, elle ne peut trouver le repos. Lorsqu'on est dans sa vocation, on n'est pas à l'abri des peines et des difficultés, mais on les supporte mieux, parce que la grâce aide à porter cette croix. On peut se dire alors : « Je suis là où le bon Dieu m'a voulu, et il ne m'abandonnera pas. » En suivant leur vocation, beaucoup eussent épargné à la société bien des maux.

Quelques années avant la Révolution française, dit-on, un jeune homme se présenta au supérieur d'un couvent de Capucins, le priant d'examiner sa vocation. Le candidat avait les qualités requises, il fut accepté. Le noviciat commencé, la ferveur du jeune homme se maintenait. C'est alors que, sur les instances d'amis et de sa famille, il abandonna le cloître pour faire son droit. Il devint un brillant avocat et les mauvais jours de 1789 le rendirent célèbre. Que de victimes eussent été épargnées, si Maximilien Robespierre fût demeuré fidèle à sa vocation !

III. — *Devoirs envers la vocation*

Manquer sa vocation, c'est se préparer une vie de tristesse et de peines et parfois compromettre gravement son salut ; il importe donc de connaître la volonté de Dieu et pour cela de le consulter. Une prière humble, confiante et persévérante fera briller la lumière. Ses rayons pénètrent l'âme surtout dans la solitude et le recueillement.

En face de tel état envisagé, il faut mettre en regard les aptitudes nécessaires pour le bien remplir et juger si on les possède. Mais il importe avant tout de chercher loyalement et donc de se tenir prêt pour tout ce que Dieu voudra. Les carrières sont diverses comme les dons : autres sont les qualités requises pour faire un bon officier, autres celles de l'ingénieur, autres celles de l'avocat ou du médecin, du prêtre ou du religieux.

Après la prière et la réflexion, il faut demander l'avis de conseillers éclairés et prudents. Le père et la mère sont tout indiqués. S'ils sont chrétiens, ils ont dû se poser la question : « Qu'est-ce que Dieu veut de mon enfant ? » Le confesseur peut, lui aussi, donner d'utiles avis, mais ne peut ordinairement se prononcer sur le-champ. Il doit réfléchir et consulter Dieu et, s'il est sage, il se gardera bien de parler en oracle inspiré, mais aidera son pénitent à trouver lui-même la volonté de Dieu.

S'il est des cas où cette volonté se découvre assez rapidement, d'autres se prêtent mal aux solutions rapides et des guides expérimentés ne sont pas d'accord. Quand Sœur Angélique Arnauld, de Port-Royal, se présenta au noviciat de la Visitation, sainte Chantal était décidée à l'accepter ; S. François de Sales, au contraire, l'écarta résolument.

La volonté de Dieu connue, il faut obéir sans retard, à l'exemple des Mages : « Nous avons vu et nous sommes venus, » et ne plus chercher. Certaines âmes inquiètes hésiteront et se demanderont par la suite si elles sont bien à leur place, si ailleurs elles ne réussiraient pas mieux. Ces inquiétudes doivent être rejetées comme des tentations.

Il n'est loisible à personne, et pour n'importe quel motif, de contrarier la volonté divine en détournant une âme de son chemin. Trop de parents, hélas ! ne favorisent les vocations que dans la mesure où elles répondent à leurs désirs. C'est alors une lutte contre Dieu, afin de lui arracher un fils ou une fille qu'il appelle au sacerdoce ou à la vie religieuse. A notre époque de foi languissante et d'égoïsme, il semble parfois aux parents que donner un fils ou une fille à Dieu, c'est perdre ces êtres chers sans retour. Entrer au service du Seigneur n'est-il pas au contraire la plus insigne des faveurs ?

Il est de votre devoir, parents chrétiens, d'éprouver la vocation de vos enfants, mais non de l'entraver, encore moins de l'étouffer. Que votre tendresse ne vous aveugle pas et ne vous rende pas imprudents. Craignez d'être cause en ce monde du malheur de vos enfants. Les directeurs d'âmes ont là-dessus une documentation des plus troublantes. Quand S. Thomas d'Aquin voulut se faire religieux, pour le détourner de son projet, promesses et menaces furent sans effet. Alors une malheureuse créature fut envoyée pour le perdre. Cette histoire s'est renouvelée au cours des siècles et de notre temps, sous des formes moins brutales, a parfois été tenté le même geste de perversion. Malheureux parents qui ne craignent pas, en détournant de l'appel divin, d'être précipités dans les abîmes éternels !

IV. — *Le sacerdoce et la vie religieuse*

Parmi les diverses vocations, il en est de plus excellentes, il est des vocations de choix. Certaines carrières peuvent être embrassées par un attrait humain ; ce qui y pousse, c'est l'intérêt, le moyen de s'assurer un peu de bonheur.

Quand on se fait prêtre ou religieux, on obéit à d'autres motifs. C'est Dieu qui appelle à ces saints états. « Ce n'est pas toi, peut-il dire, qui m'as choisi, c'est moi qui t'ai choisi. »

Les qualités de l'élu ne déterminent pas toujours le choix divin. Le jeune de Sonis, remarquablement doué et pieux, reconnaît, après avoir prié et réfléchi, que le sacerdoce n'est pas ce que Dieu veut. De même Ozanam, après avoir hésité à se faire dominicain, reconnait que sa vocation est d'exercer dans le monde l'apostolat.

Heureuses les âmes qui entendent l'appel divin : « Viens et suis-moi ! » Heureuses celles qui s'empressent d'obéir ! car il faut attribuer au manque d'obéissance la crise du sacerdoce qui sévit chez nous, alors que toutes les carrières sont encombrées de candidats, alors qu'un immense écriteau : « Défense aux jeunes de passer ! » au sortir de l'école primaire, secondaire, supérieure ou spéciale, barre toutes les routes où les jeunes espéraient s'engager. Une carrière, une seule, n'attire plus.

Quelle besogne immense pourtant trouveraient des ouvriers généreux ! A Paris, certains quar-

tiers n'ont qu'un prêtre pour 14.000 habitants et, en France, 10.000 paroisses n'ont plus de prêtre. Le P. Doncœur a raison de dire : « L'évangélisation efficace de Paris pose plus de problèmes et de plus angoissants que celle de Madagascar ou du Congo. » Nous voyons dans cette disette un péril religieux, les incroyants y voient un danger national. Qui protègera, disent ils, les « centres moraux » de notre vie française ?

Un quotidien peu suspect de cléricalisme écrivait naguère : « Le nombre des prêtres diminue en France. Même en dehors de toute préoccupation confessionnelle, même étranger à toute foi, on peut accorder quelque intérêt à une question, par certain côté, nationale. »

Aujourd'hui comme autrefois, le Maître divin frappe à la porte des cœurs. Mais les familles, moins nombreuses, sont moins empressées aussi à donner leurs enfants au service de Dieu et s'opposent aux vocations. La situation du prêtre, en effet, s'est améliorée du côté moral depuis la Séparation, mais du côté financier elle est instable. Les parents redoutent la « glorieuse misère » des prêtres pour leurs enfants.

Les enfants eux-mêmes, peu préparés par l'éducation sans énergie qu'ils ont reçue, redoutent une vie dont l'âpreté leur fait peur. La vocation sacerdotale et religieuse est une vocation de souffrance, pourquoi le cacher ? Quelques jours après son ordination sacerdotale Don Bosco était revenu aux Becchi. La prière du soir achevée, sa mère lui prenant les mains : « Te voilà prêtre, mon petit Jean, lui dit-elle. Désormais tu diras la messe. Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais, un jour, tu verras que ta mère avait raison. »

Ce qui décourage des âmes faibles suscite de magnifiques générosités. Quand on s'occupe de jeunes, on voit de si nobles résolutions parmi ces chers jocistes, ces scouts, que l'on se reprend à espérer que de bons moissonneurs se présenteront pour continuer le travail commencé et n'auront pas peur de la croix.

Que la Vierge fidèle nous donne à tous de suivre la voie que le bon Dieu nous a tracée, de la suivre jusqu'au bout, afin que dans la fidélité à notre devoir d'état nous trouvions le moyen d'atteindre la sainteté et de mériter l'éternelle récompense de ceux qui sont fidèles à leur vocation jusqu'à la fin.

V

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te.
Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est point en vous.
(Antienne des 1res Vêpres de la fête).

Mes frères,

S'il est une époque de l'année où le nom de la T. S. Vierge revient souvent dans les prières officielles de l'Eglise, c'est bien le mois de décembre, le saint temps de l'Avent, ce qui lui a valu d'être appelé le mois de Marie liturgique. Le mois de mai devait être pourtant le mois de Marie, parce que s'il est parfois lavé de pluies, terni de nuages, c'est aussi à cette époque de l'année que s'épanouissent les premiers bourgeons. Les premières fleurs, aubépines, lilas, muguet, viennent réjouir nos yeux ; et ces fleurs, il nous plaît de les offrir en hommage à la Reine du ciel. Soyons heureux des multiples occasions qui nous sont données de manifester à la T. S. Vierge notre amour filial. Avec l'Eglise, chantons la officiellement pendant l'Avent ; offrons lui spontanément nos louanges pendant le mois de mai ; et que l'automne, pour le mois du Rosaire, nous regroupe à nouveau devant ses autels.

I

Le grand privilège de Marie que l'Eglise célèbre durant le mois de décembre est celui de son Immaculée Conception, privilège que la T. S. Vierge elle-même est venue nous rappeler le 25 mars 1858. Ce jour-là, nous le savons, la petite Bernadette sentait comme un appel irrésistible qui l'attirait à la grotte. A peine était-elle tombée à genoux devant l'églantier sauvage, que l'Apparition se manifeste. « O ma Dame, demande en son patois la voyante, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom. » L'Apparition sourit, mais ne répond rien. « O ma Dame, insiste l'enfant, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom » L'Apparition semble rayonner toujours plus, mais garde encore le silence. Nullement découragée, Bernadette redouble de ferveur : « O ma Dame, dit-elle pour la troisième fois, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom. » L'Apparition, devenue plus belle encore, continue de ne pas répondre. « O ma Dame, » gémit presque l'enfant... La Dame, qui jusque là avait les mains jointes, ouvre les bras, les incline vers la terre, puis, les élevant vers le ciel, les rejoint et prononce avec un sentiment d'indicible gratitude : « Je suis l'Immaculée-Conception, » puis disparaît.

Cette vision avait été précédée, le 27 novembre 1830, d'une autre apparition, rue du Bac, à Paris, à une sœur de la Charité. Sœur Catherine avait lu autour de l'image de la T. S. Vierge l'inscription : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! » En même temps une voix se faisait entendre : « Faites frapper une médaille sur ce modèle. Toutes les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces. Les grâces seront abondantes pour les personnes la portant avec confiance. » Les nombreux faits extraordinaires accomplis par la médaille que la T. S. Vierge avait donné mission à sœur Catherine de faire frapper a valu à cette médaille le surnom de *Médaille miraculeuse*. Ils prouvent que Notre-Dame aime à être invoquée par une formule rappelant le privilège exceptionnel de son Immaculée Conception. Qu'il suffise de mentionner un des faits les plus célèbres.

C'était en 1841. Un jeune banquier juif de Stras-

bourg rendait visite à Rome à un de ses amis, le baron de Bussières. Le baron en compagnie du jeune Ratisbonne était entré dans une petite église de Rome, Saint-André *delle Fratte*. Désirant voir un prêtre, Bussières s'en va à la sacristie. Resté seul, Ratisbonne, indifférent au style de cette église, longe le bas-côté de droite, quand soudain la chapelle symétrique du bas-côté de gauche s'illumine brusquement. Au milieu d'une lumière, une femme admirable se tient, grande, pleine de majesté et de douceur, pareille à la Vierge de la Médaille miraculeuse. Ratisbonne se jette aux pieds de la vision. Celle-ci s'incline et fait un geste de la main. Le sentiment du péché où il a vécu envahit Ratisbonne, qui n'ose lever les yeux vers la Toute Pure et se permet seulement de contempler les mains bénies où il lit son pardon. Ses larmes coulent, en même temps que la lumière se fait dans son âme. Puis la lueur éclatante s'éteint. Pas une statue, pas une image de la Vierge ne se trouvait dans cette chapelle. Quelques semaines plus tard, Ratisbonne recevait le baptême et faisait sa première communion. Devenu religieux et prêtre, en 1884 il allait revoir au ciel la Vierge Immaculée de la vision de 1841.

II

Lors de l'Annonciation, l'ange Gabriel avait insinué l'exceptionnelle faveur accordée à Marie. Par une matinée de printemps, voici que tout à coup l'humble logis de Nazareth s'éclaire. Devant Notre-Dame, l'archange à genoux salue : « *Ave, gratia plena.* » Marie se trouble. Comment pouvait-il se faire qu'un messager céleste fût prosterné devant la plus humble, la plus oubliée des filles d'Israël ? D'ordinaire ces esprits commandent, intiment les ordres de Dieu et disparaissent. Celui-ci, incliné devant Marie, la salue « pleine de grâce. » L'ange disait bien : la T. S. Vierge est remplie de la grâce divine. Au temple, annonçant au vieux prêtre Zacharie la naissance d'un fils, l'archange avait assuré que l'enfant serait rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère (Luc, I, 15). Nous lisons au livre des Actes qu'Etienne était rempli de l'Esprit-Saint (Act., VII, 55). Mieux que le saint Précurseur, mieux que le premier des martyrs, la T. S. Vierge pouvait être saluée « pleine de grâce » Pleine de grâce, elle l'était devenue non pas dès le sein de sa mère, ou à un moment donné de son existence, mais dès le premier instant de sa conception.

Il y avait eu également une annonce de ce glorieux privilège de l'Immaculée Conception dans les paroles de Jéhovah au serpent, après le péché du premier homme : « J'établirai une inimitié entre toi et la femme... Elle t'écrasera la tête. » La T. S. Vierge n'eût pas écrasé la tête du serpent maudit, si elle avait été, ne fût-ce qu'un instant, sous sa domination. La victoire de Marie sur le démon n'eût pas été totale, complète, absolue comme elle le fut, si, seulement la durée d'un éclair, celui-ci eût pu la mordre.

Marie est immaculée par privilège. Fille d'Adam, les conséquences du péché originel auraient dû l'atteindre sans une dérogation spéciale en sa faveur. En créant l'âme du premier homme, Dieu l'avait ornée de la grâce sanctifiante ; en le haussant au dessus de sa nature, il avait fait de lui comme un fils adoptif. Nos premiers parents désobéirent : tous les privilèges accordés à l'homme disparurent. Et comme dans le plan divin notre sort était lié à celui du premier homme, notre père n'a pu nous transmettre à nous les fils d'un favori destitué, les biens perdus par sa faute. Nous naissons privés de la grâce qui donne droit à l'héritage de Dieu. Nous naissons étrangers à Dieu, ennemis de Dieu, puisque le péché d'Adam se perpétue dans ses conséquences, en même temps que la vie. Et la sainteté divine doit s'opposer de tout son être au péché.

S'il est inconvenant de demander à Dieu la raison de ses actes, dont l'insondable profondeur échappe à l'intelligence limitée des hommes, cependant les raisons divines de l'immaculée conception de Marie sont évidentes. Marie occupe dans le plan divin une telle place, elle entre, par sa divine maternité, dans des relations si étroites, si intimes, avec les trois Personnes de la Sainte Trinité, qu'elles se devaient de la préserver de toute tache, de tout contact impur. C'est dans l'ineffable pureté du sein paternel que le Verbe prend naissance; celle qui devait donner naissance dans le temps au Fils de Dieu, devait imiter la génération toute pure du Père céleste dans l'éternité. Ce privilège était exigé par l'honneur de Jésus : le déshonneur de sa mère eût rejailli sur lui. Se pouvait-il qu'en regardant cette mère, il l'eût trouvée moins belle, moins sainte qu'Adam au sortir de son sommeil mystérieux, contemplant la première femme, Eve la mère des vivants ? Enfin la T. S. Vierge devant être l'épouse mystique de l'Esprit-Saint ne pouvait avoir été la possession de l'Esprit mauvais. Maison d'or, vase d'honneur, abordée par l'archange à genoux, dans ce temple, dans ce tabernacle, seul l'Esprit-Saint pouvait être reçu.

III

Non seulement la T. S. Vierge fut immaculée dans sa conception, mais jamais aucune faute ne vint effleurer son âme ; pas le plus petit péché véniel, pas la moindre imperfection ne la rendit moins agréable à Dieu. Cette exemption de toute faute personnelle était exigée par sa dignité de Mère de Dieu. Chez Marie donc, comme chez Adam et Eve avant leur désobéissance, régnait un ordre parfait. Dans son être, point de révolte douloureuse entre la chair et l'esprit, pas même de tentation. Les puissances inférieures étaient soumises à l'intelligence et à la volonté ; Notre-Dame n'avait ni à contrôler, ni à réfréner, ni à ordonner ses sentiments ; tel un aigle, son esprit montait droit vers la lumière, sans que rien ne

vint ralentir ou appesantir son vol. — Les âmes qui dans la suite des temps marcheront sur les traces de Marie, ne connaîtront pas cette quiétude. Jusqu'à la mort, il leur faudra demeurer vigilantes, promener leur lampe allumée dans les moindres recoins, afin d'y surprendre et d'y réprimer tout commencement de rébellion et de révolte contre la loi du Seigneur. Certains élus ont été, après de longues luttes, confirmés en grâce, mais il n'est pas possible de comparer leur impeccabilité relative avec celle de Marie, qu'entourait le secours de tant de grâces intérieures et extérieures.

Cette heureuse impossibilité de pécher et d'éprouver aucune inclination vers le mal ne diminuait pas les mérites de la T. S. Vierge. En effet, ce qui constitue le mérite, ce n'est pas l'obstacle à vaincre, la difficulté de l'action, mais l'amour, la sainteté de celui qui agit. L'impossibilité de faire le mal ne diminuait pas non plus en Marie la perfection de sa liberté : Dieu est libre, et pourtant il ne peut vouloir le mal, supporter le mal, il s'y oppose absolument. Choisir le mal est une déviation, une imperfection de la liberté, la conséquence d'une erreur, d'une ignorance, d'un aveuglement causé par les sens et les passions.

La perfection n'est pas seulement l'absence du mal, du seul mal véritable, le péché; elle consiste encore dans la pratique des vertus, et quand cette pratique va jusqu'à l'héroïsme, c'est la sainteté. En même temps que la grâce préservait l'âme de Marie, elle l'ornait, dès sa conception, de toutes les vertus infuses, en particulier des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité.

Qui pourrait dire la perfection de la foi de la T. S. Vierge ? Certains chrétiens semblent trouver idéale la foi du charbonnier. L'exemple de Marie prouve le contraire. Sa foi est aveugle, oui, mais à condition d'expliquer ce mot. Ainsi, au jour de l'Annonciation, elle demande humblement à l'Archange « comment cela peut-il se faire ? » Comment sera-t-elle mère, tout en demeurant fidèle à sa promesse d'absolue virginité ? Assurée par l'ange que son vœu demeurera intact, alors elle s'abandonne aveuglément : « Qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Marie n'espère que la possession de Dieu : « Et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur. » Elle n'espère que sa miséricorde « qui s'étend de génération en génération. » Elle n'espère que sa justice « qui disperse les superbes et exalte les humbles. » Si elle espère en S. Joseph, c'est qu'il est l'élu du Seigneur et que le choix du Très-Haut a transformé le charpentier de Nazareth en père adoptif, en gardien du Fils de Dieu.

Pour comprendre la charité de Marie, il faudrait relire l'éloge de cette vertu dans S. Paul : « La charité est patiente, elle est bénigne, elle ignore l'envie et l'ambition, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, elle se réjouit au contraire de la vérité, elle ne s'enfle pas, elle ne jalouse pas, elle ne se recherche pas elle-même. Elle ne commet pas d'enfantillage. Elle croit tout, espère tout, souffre tout, supporte tout. »

Dans la sainteté s'harmonisent des vertus apparemment contradictoires La T. S. Vierge brille par sa douceur, sa bonté et aussi sa force d'âme, non pas celle des hommes, qui prennent l'obstination, l'entêtement pour de l'énergie. Vierge prudente, sa prudence n'est pas faite de lâcheté, d'égoïsme, de peur des « histoires ».

Les privilèges que la faute originelle avait fait perdre à nos premiers parents, Marie les a recouvrés. « *Tota pulchra es.* » Elle est la « Toute Belle. » Belle d'une beauté supérieure, celle qui est un reflet de la beauté morale. Son corps très pur ne subit pas l'usure du temps, l'usure de la matière. L'âge ne rend pas sa marche difficile, son cœur défaillant. Ni la maladie ni la mort n'ont détruit ou endommagé le temple de l'Esprit Saint. Exempte de maladie, d'infirmités, la T. S. Vierge n'a pas été exempte de douleurs et de souffrances. Parce que Mère du Crucifié, parce que Corédemptrice, il fallait que son cœur fût percé de sept glaives, que plus que nulle autre créature elle participât à la Passion. Il le fallait pour que les âmes en détresse puissent avec confiance lever les bras vers elle, puissent avec assurance espérer d'elle le réconfort.

O Marie, la France, par son Université de Paris, a eu l'honneur, au cours des siècles, de défendre le glorieux privilège de votre Immaculée Conception. Vous savez mieux que nous tout ce que recèle de dangers, de douloureuse inquiétude le présent. Priez pour nous, priez pour la France. Plus que jamais, elle a besoin, ô Mère, de votre assistance et de votre secours. Eclairez notre patrie, pour qu'elle reconnaisse enfin qu'à s'écarter de l'Evangile les nations, comme les individus, courent à leur perte, et qu'au contraire dans l'obéissance aux lois du Christ se trouvent les promesses du vrai bonheur pour le temps et l'éternité !

VI

NATIVITÉ DE LA T. S. VIERGE

Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.
Votre naissance annonça la joie au monde entier. (Liturgie).

Mes frères,

Joie et bonheur, mots magiques, qui épanouissent instantanément le visage des humains. Mais toutes les joies ne sont pas bonnes. Il est des joies mauvaises, qui troublent et ne laissent, après leur rapide passage, que déception et regrets, joies incapables d'apaiser la soif de bonheur qui tourmente le cœur des hommes. Fatigues et peines, ils n'épargnent rien pour ces misérables joies. Nous avons rencontré par les rues de ces mendiants de bonheur. Ces pauvres égarés, ne les méprisons pas, mais qu'une charitable prière monte pour eux de notre cœur vers Celle qui est Notre-Dame de Toute-Joie, afin que par elle ils

trouvent la source du véritable bonheur. Et remercions Dieu d'avoir guidé notre marche dans les sentiers du bien, d'avoir éclairé notre route de ses divines lumières, spécialement ce soir où nous allons méditer sur les joies apportées au ciel et à la terre par la naissance de la future Mère de Dieu.

I. — *Joie au ciel*

Le 8 septembre, l'Eglise chante : « *Votre naissance, ô Vierge, Mère de Dieu, annonça la joie au monde entier.* »

La Trinité sainte d'abord se réjouit de la naissance de Notre-Dame. — Cette naissance n'est elle pas pour le Père céleste celle de sa fille bien-aimée? Ne présage-t-elle pas l'avènement de son règne? C'est elle, la Vierge immaculée, de toutes les créatures la plus belle, la plus riche en mérites et en vertus, la nouvelle Eve, plus sainte que la première, plus chérie de Dieu. Par cette Vierge, qui échappe à son empire, le démon est vaincu et déjà s'annonce la revanche, la venue du divin Soleil de Justice, qui doit mettre fin à l'empire du Mauvais. — Dans la splendeur de sa gloire, le Verbe exulte, car la naissance de sa Mère commence aussi le triomphe de son amour. Jusqu'ici la terre était indigne de le recevoir ; pas un homme, pas un seul qui pût se présenter exempt de faute devant ce regard qui sonde les cœurs ; le Fils de l'homme n'avait pas où reposer son amour. Mais voici, dans sa virginale pureté, dans tout son céleste éclat, le tabernacle saint qui lui servira de demeure. Là, le Verbe prendra notre humanité, afin de s'attacher plus facilement les hommes par les liens de sa chair, et de se les unir par les témoignages irrécusables de sa charité. — Jour de triomphe et d'allégresse aussi pour l'Esprit d'amour. Depuis des siècles, il annonçait par les prophètes cette Vierge incomparable, il chantait sa gloire, ses grandeurs. Ses oracles commencent à se réaliser. Au moment même de sa création, il a rempli cette âme de l'abondance de ses grâces, et il lui réserve encore d'autres dons ; aussi l'ange Gabriel saluera bientôt l'humble Marie « pleine de grâce, *gratia plena.* »

Le ciel tout entier tressaille devant ce berceau. Depuis la faute d'Adam, ses portes étaient fermées et dans les parvis éternels de nombreuses places vides attendaient les élus de la terre. La Vierge paraît. Réjouissez vous, saints anges, venez saluer votre Reine au berceau : *Ave, Regina cœlorum.* Par elle les vides de vos phalanges seront comblés. Par ses soins vigilants, des légions d'âmes pures remplaceront d'autres légions, celles des esprits condamnés au feu de l'enfer. Radieux d'innocence et d'immortalité, à peine sorti des mains de Dieu, le premier homme imitait l'ange rebelle et lui aussi refusait d'obéir : « *Non serviam.* » L'humanité était devenue tributaire de l'enfer, gémissait dans l'esclavage, asservie au Prince de ce monde. Le Mauvais pouvait s'écrier triomphant : « La terre est à moi, les hommes les plus saints un moment furent mes sujets. » L'enfer tremble maintenant devant l'Immaculée. Il tremble avec raison. « *Princeps hujus mundi ejicietur foras.* Maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. » (Joan., XII, 31). La femme qui doit lui écraser la tête est née. Désormais, entre lui et l'homme, il trouvera Marie. En vain soufflera-t-il au cœur des hommes les tentations et les désirs mauvais : la Vierge lui écrasera la tête, ruinera ses secrètes conspirations. Bien plus, c'est lui-même, tel un lion enchaîné, qui devra obéir à Marie. Rien de plus terrible à l'enfer que cette Vierge immaculée ; le nom seul de Marie le fait frémir de haine et le réduit à l'impuissance.

II. — *Joie sur terre au foyer de Joachim*

Si la naissance de Jésus est une cause de joie au ciel, la terre aussi est dans l'allégresse. Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, annonça la joie au monde entier, *gaudium annuntiavit universo mundo.*

Joie en premier lieu au foyer de Joachim. Providentiellement destinés l'un à l'autre, Joachim et Anne étaient dignes l'un de l'autre. Peu d'existences avaient été comme la leur chargées de mérites. Nous pouvons nous représenter Joachim, grave, sans rien de trop austère, le front toujours éclairé d'un rayon d'espérance, d'un reflet de la paix de son cœur. En juif fidèle, il devait se rendre fréquemment au temple pour y prier et hâter par ses vœux la rédemption d'Israël. Assidue de son côté aux soins domestiques, à l'entretien de sa maison, Anne était une épouse modèle, pieuse et sainte. Une tristesse toutefois, d'après une ancienne tradition, aurait assombri leur bonheur : Joachim et Anne n'avaient pas d'enfants. Au silence des livres saints, les Apocryphes ont essayé de suppléer. Voici ce qu'ils imaginent, mais à cette page nous préférerons encore le volontaire oubli où Dieu a laissé la famille de la Mère de son divin Fils.

Un jour, nous dit-on, que Joachim était monté au temple, un scribe le repoussa durement : « Il ne t'appartient pas, lui dit-il, de venir te mêler aux sacrifices que l'on offre au Seigneur, toi que Dieu n'a pas béni, toi qui n'as pas d'enfants. » Joachim aurait alors quitté le temple pour pleurer dans les environs de la Ville sainte. Pendant ce temps, Anne demeurée chez elle déplorait son opprobre, et sa servante même lui faisait remarquer son malheur. Anne descendit alors dans son jardin pour y pleurer : « O Dieu de mes pères, s'écria-t-elle, bénissez-moi comme vous avez béni Sara, à qui vous avez accordé un fils ! » Puis levant les yeux, elle aperçut un nid de passereaux auxquels la mère apportait la becquée. Cette vue ne fit qu'augmenter sa désolation. Dieu alors exauça la prière d'Anne et de Joachim et leur accorda Marie.

Sans plus nous attarder à ces imaginations, rappelons-nous seulement les paroles du prophète : « *Egredietur virga de radice Jesse.* » Isaïe nous parle d'une souche qui semble entièrement dessé-

chée, et d'une pousse inattendue qui fait reverdir l'arbre et s'épanouit en une fleur merveilleuse. Cette souche desséchée, le prophète la fait sortir de la racine de Jessé, qui était l'ancêtre de David. Le rejeton béni, c'est la Vierge, qui descend de Jessé par le saint roi. La fleur, c'est Jésus le Fils de Marie. Un rejeton verdoyant a donc fleuri au foyer d'Anne et de Joachim, leur appportant une indicible joie.

La Vierge naquit elle à Nazareth ou dans la Ville sainte? Les avis sont partagés. Les deux villes convenaient également pour cette naissance. Nazareth, la « ville des fleurs, » pouvait abriter le berceau de celle que la liturgie appelle *la fleur des champs* et *le lis des vallées*. Jérusalem, la « maison de la Vierge. » a bien pu être aussi celle de ses parents. Toujours est-il que Joachim et Anne furent félicités pour cette naissance; parents et amis vinrent contempler la petite Reine dans son berceau et peut-être se demandaient-ils devant le beau poupon, quel serait l'avenir de cet enfant? S'ils avaient pu connaître l'avenir, ils eussent été rassurés. Avec quels transports autrefois nos ancêtres recevaient l'enfant royal, qui gravirait un jour les marches du trône! S'ils avaient pu savoir, il y eût eu parfois bien des tristesses et bien des larmes : l'enfant qui naissait au milieu des acclamations, l'exil, l'assassinat, l'échafaud l'attendaient demain...

La naissance de Marie fut regardée par Anne et Joachim comme une bénédiction. En est-il ainsi aujourd'hui de tous les berceaux? Hélas! le sacrement de mariage n'est-il pas souvent profané? Certains voient dans le mariage un moyen de doubler leur fortune; d'autres, une façon soi-disant honnête de satisfaire tous leurs plaisirs. Non seulement on n'aime pas les enfants, on ne les désire pas, on ne les demande pas; mais, calculant à l'avance ce qu'ils coûtent d'argent et de peines, les parents ne veulent tout au plus qu'un ou deux enfants, et limitent la vie, au mépris de toutes les lois morales, quand ils ne préfèrent pas un foyer solitaire. Ce mal, dont il faut rendre responsable en certains cas notre civilisation moderne aux salaires insuffisants, nos logements trop petits, les cages-à-mouches de nos cités, n'est imputable en d'autres circonstances qu'à l'égoïsme des parents, et alors il n'a aucune excuse devant Dieu. Ce mal terrible qui sévit chez nous, ce mal que les étrangers appellent « le péché français, » ne prive pas seulement la France de défenseurs, ce qui pourrait attirer sur nous les plus sanglantes catastrophes; il prive aussi le foyer familial de la protection que lui apporteraient d'innocentes créatures, et il prive le ciel d'élus.

Quel contraste entre ces foyers déserts et tristes et l'heureuse maison de Joachim! Pourquoi l'exemple des beaux foyers d'autrefois, des familles patriarcales est-il aujourd'hui l'exception? Peut-être ne savons-nous plus ce qu'est un véritable foyer, ce qu'est, ou devrait être, ce sanctuaire, ce nid qui abrite les enfants lorsqu'ils sont petits, et leur demeure ouvert aux heures graves, comme aux heures de délassement et de repos. Il n'y a presque plus de foyers stables dans notre vie moderne si troublée et si agitée. Combien meurent sous le toit qui les a vu naître? Combien laisseront en héritage ce toit familial à leurs enfants? Cette vie moderne est une vie de nomades et les enfants qui ont grandi ne peuvent plus, lorsqu'ils reviennent, se remémorer les chers souvenirs qui s'attachent aux lieux où l'on a vécu.

Pour que le nid familial puisse retenir ses habitants, il le faut doux et confortable. Le luxe n'est pas nécessaire. Voyez plutôt avec quels soins les oiseaux tressent la conque qui sera leur nid, comme ils le font agréable et beau, le garnissant de mousse à l'intérieur et des plumes qu'ils s'arrachent à la poitrine, pour qu'il soit plus douillet et plus chaud! Le luxe de la toilette absorbe une partie des budgets modernes, il ne reste plus rien pour embellir la maison où l'on vit. Il est vrai qu'on y séjourne parfois si peu! Au retour du bureau, de l'atelier, on se précipite, après un rapide repas, au théâtre ou au cinéma. On ne se plaît plus chez soi...

C'est votre devoir, mères de famille, de rendre propre, agréable votre foyer, afin d'y retenir plus facilement votre mari ; pour que vos enfants, heureux à la maison, n'aient pas à chercher ailleurs d'autres joies. Pour que vos demeures soient des sanctuaires, faites qu'y soient respectées les lois divines, et vous, parents, soyez les premiers à donner l'exemple de la soumission à ces lois. On se plaint très fort de l'indépendance des jeunes ; mais n'est-ce pas vous les coupables, les responsables de cet état? Pourquoi vos fils et vos filles vous obéiraient-ils, si vous-mêmes désobéissez à Dieu? Vos demeures doivent être des sanctuaires, on y doit prier. Le matin, la prière en commun n'est pas toujours facile ; mais le soir, pourquoi la famille ne se rassemblerait-elle pas dans ce but? Nos beaux « Mouvements » de jeunesse nous préparent, espérons-le, des foyers où la prière sera de nouveau en honneur, où revivront de vieilles et respectables traditions.

Vos demeures doivent être des sanctuaires, et donc à la première place doit se voir le crucifix, dont les bras étendus tiendront unis parents et enfants dans une mutuelle et tendre dilection. De nos jours il est facile de se procurer de belles images religieuses, copies d'œuvres anciennes, où les artistes ont fait passer leur foi, ou œuvres modernes, dont quelques unes sont dignes d'embellir les foyers chrétiens. Ces images, parce que belles, tiendront élevées les âmes, leur rappelant l'existence des invisibles réalités.

Enfin vos maisons seront saintes, s'il s'y trouve des berceaux, parce que sur les petits lits viendront se pencher les anges, en même temps qu'aux heures douloureuses et âpres, les parents retremperont dans le baiser de leurs tout-petits le courage qui commençait à faiblir.

III. — *Joie pour le monde entier*

La naissance de Notre-Dame n'apporta pas seulement la joie au foyer de Joachim, elle est pour le monde entier une cause de bonheur. « Venez, nations, s'écrie S. Jean Damascène, célébrer la naissance de cette vierge, qui nous apporte le salut. Cette enfant mérite nos hommages, parce qu'illustre par ses ancêtres, parce que dans ses veines coule le sang des patriarches, le sang royal de David. Cependant la raison qui nous fait saluer sa naissance, ce qui la fait illustre, c'est qu'elle annonce le Sauveur. Dès son berceau, elle est ornée de tous les dons du Saint-Esprit, elle est ornée des plus belles vertus, plus fidèle qu'Abraham, plus résignée que Job, plus pure que Rébecca, plus forte que Judih, plus humble qu'Esther. Comme l'arche, pendant le déluge, renfermait l'espérance du monde, le berceau de Marie contient toutes nos espérances. Réjouissez-vous, pécheurs. Bientôt les nuées vont pleuvoir le Juste promis ; bientôt la Vérité va resplendir ; bientôt le Prince de ce monde sera dépouillé de sa puissance ; bientôt du sang immaculé de Marie sera formée l'hostie de notre salut ; bientôt une lumière va luire dans vos ténèbres ; bientôt vous serez irrésistiblement attirés par les admirables vertus de la Vierge. *In odorem unguentorum tuorum currimus.* »

Marie ne donnera pas seulement aux hommes de sublimes exemples à imiter : par ses soins les vertus germeront dans les cœurs. De même que le soleil éclaire et réchauffe la terre de ses rayons, ainsi par Marie nous seront dispensées grâces sur grâces. Le samedi 27 novembre 1830, sœur Catherine Labouré, durant l'oraison du soir, vit la T. S. Vierge ; elle était vêtue d'une longue robe blanche, un long voile descendant jusqu'aux pieds l'enveloppait toute. Le visage dégagé du voile, d'une gravité mêlée de tristesse, s'illuminait par moments. Les pieds de la Mère de Dieu s'appuyaient sur une vaste sphère. Aux doigts des mains apparaissaient des bagues qui lançaient des feux. Ces feux bientôt s'allongèrent en rayons, et les mains s'ouvrirent pour laisser tomber ces rayons comme une pluie sur le globe terrestre qui servait de piédestal à Marie. En même temps une voix intérieure expliquait le sens de la vision ; la voyante comprenait que l'éclat des rayons symbolisait les grâces que Marie répand sur les personnes qui la prient, comme aussi la joie éprouvée par Notre-Dame à répandre ainsi ses bienfaits. La T. S. Vierge se montre bien ici « cause de notre joie, » Notre-Dame de Toute-Joie : elle inonde de joie le cœur de ceux qui l'implorent avec ferveur, et son cœur maternel est aussi rempli de joie quand, par ses mains, les grâces descendent sur les exilés qui peinent en cette vallée de larmes.

Source de joie au cours de notre vie, que la T. S. Vierge le soit aussi au moment de notre mort ! Qu'elle nous protège alors sous son manteau immaculé ! Qu'elle écrase le serpent infernal et nous fasse triompher de ses derniers assauts ! Qu'elle abaisse sur nous ses yeux compatissants et que son sourire nous rende la paix ! Qu'elle nous accueille dans l'éternité pour qu'avec les élus nous la chantions dans les siècles des siècles !

O Marie, cause de notre joie, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort !

POUR LA FÊTE DE SAINTE SOLANGE

(10 mai)

ANGE DE PURETÉ, ANGE DE NOTRE SOL [1]

Mes frères,

Il est des noms prédestinés, que l'on croirait apportés du ciel pour annoncer ce que seront ceux qui les portent, tel le nom de la gracieuse petite sainte que nous fêtons aujourd'hui : Solange.

Analysez-le et vous lui trouverez deux significations qui expriment toute la personnalité de la Patronne du Berry.

Solange ! *Solis angelus :* ange de pureté.

Solange ! *Soli angelus :* ange de notre sol.

Voilà bien ce qu'est la timide vierge et pourtant intrépide enfant dont j'ai à vous parler aujourd'hui.

Qu'elle me soit en aide, pour que d'elle je parle dignement !

I

Qu'une âme est belle quand elle est pure ! Belle comme le lis de nos jardins, auquel souvent on l'a comparée, comparaison heureuse, car la blancheur immaculée du lis évoque admirablement aux yeux du corps l'idée que notre esprit se fait de la pureté. Mais plus une fleur est délicate, plus il lui faut éviter des froissements pour que ne soit pas altérée sa beauté. Le lis se froisse facilement, et quand il est froissé, il perd de son éclat plus qu'aucune autre fleur.

Solange le savait, elle à qui des parents foncièrement chrétiens avaient inspiré l'horreur du mal, elle qui, dès l'âge de sept ans, voulait être le lis virginal que recherche le céleste Epoux. Aussi, tout enfant, évitait-elle la société des compagnes dont les conversations, les jeux, les gestes pouvaient être simplement suspects, et plus tard fuyait-elle la société des hommes.

Fuir l'occasion du péché pour ne pas s'y exposer volontairement, prier Dieu pour avoir une volonté forte contre la tentation *(vigilate et orate)*, ce sont les moyens qui, actuellement encore, nous feront victorieux, la grâce de Dieu ne manquant jamais de féconder la bonne volonté.

Devant Dieu, qu'elle était pure, qu'elle était belle, notre petite sainte !

Devant les hommes, elle ne l'était pas moins ; dans sa simplesse de paysanne, elle se révélait idéalement belle.

La beauté ! Parfois elle est une dangereuse

[1] Allocution prononcée au Pèlerinage de Sainte-Solange, le 5 juin 1922, par M. le chanoine Allois.

pierre d'achoppement, qui cause des chutes dont souvent on est surpris. Le démon dut la tenter plus d'une fois par ce côté.

J'imagine volontiers, pour Solange, la scène décrite au livre de Job. Satan, ayant parcouru la terre, se présente devant l'Eternel qui lui dit : — As-tu remarqué ma petite servante Solange ? Combien belle ! Combien bonne ! Combien pure ! Chaque jour elle progresse en vertu, chaque jour elle devient plus ange.

— Ce lui est facile, répond Satan. Elevée dans votre crainte et dans votre amour, par des parents qui n'ont cessé de veiller sur elle, ayant tout ce qu'il faut, santé, beauté, pour n'être pas aigrie et se trouver satisfaite. Mais si j'avais l'autorisation de lui suggérer des occasions qui flattent la nature et sa vanité, elle ne mériterait pas longtemps vos éloges.

Et Dieu permit à Satan de tenter cette belle jeunesse, par tous les moyens en son pouvoir.

Alors Satan mit dans l'esprit d'un homme puissant de l'époque, Bernard, comte de Bourges, de séduire cette enfant dont la remarquable beauté avait fait sur lui la plus vive impression. Il cherche à l'entraîner au mal, mais Solange s'éloigne de lui comme on fuit à l'approche du serpent. Il la poursuit et la tentation devient plus insidieuse, plus redoutable. Il ne lui propose plus le péché, il la prendra pour épouse, il fera d'elle une grande dame, elle sera comtesse au lieu d'être simple bergère.

Etre respectée, obéie, adulée, quelle captivante et dangereuse tentation ! Mais non ! « *Uni Deo nota vivere cogitat*[1]. » Le cœur de Solange appartient à Dieu tout entier, il ne sera jamais qu'à lui... Et elle se précipitera à bas du cheval sur lequel son ravisseur essaiera de la placer de force. Plutôt mourir que de manquer à sa parole : « *Uni Deo nota mori.* » *(Ibid.).*

Satan est vaincu et reparaissant devant Dieu il dut avouer que ses tentations n'avaient aucune prise sur Solange. Il aurait voulu faire d'elle un ange déchu comme lui, et il n'avait réussi qu'à rendre plus éclatante la pureté de cet ange de la terre.

Les leçons du bréviaire nous racontent que Bernard ne supporta pas d'être dédaigné ; brûlé d'une haine plus forte que n'avait été son amour, il sauta de cheval, bondit vers Solange et de son épée lui trancha la tête. Et la tête tombant prononça distinctement trois fois le nom de Jésus, de ce Jésus que Solange avait aimé au point de tout lui sacrifier, même sa vie

Saluons la Vierge martyre, martyre parce qu'elle avait voulu rester ange de pureté : « *Salve, solis angele.* »

II

C'est dans ce Champ du Martyre, où vous êtes venus l'implorer, que Solange versa son sang pour se conserver intégralement pure. Et depuis plus de mille ans elle est honorée comme la protectrice, l'ange du sol que vous foulez : « *Soli angelus* » ; ange de son foyer, ange de sa paroisse, ange de son diocèse.

Nul doute qu'aient d'abord bénéficié de sa présence les êtres chers qui vivaient habituellement près d'elle, son père, sa mère à qui elle devait, en même temps que la vie naturelle, la formation à la vie chrétienne et à la piété. Que de grâces n'obtint-elle pas pour les siens ! Quelles bénédictions pour la maison familiale ! Un astre brillait sans cesse au dessus d'elle, dont la clarté illuminait le foyer qui l'abritait, y versant la santé, la paix, le bonheur.

Quelle insigne faveur pour une maison que la présence d'un ange de la terre ! Ange du foyer, elle l'est également de la paroisse. Son influence avait un rayonnement qui dépassait les murs de la maison paternelle, elle entraînait ses jeunes compagnes à la piété par ses bons exemples, la dignité, la pureté de sa vie. On la savait si sainte, on l'estimait si puissante sur le cœur de Dieu qu'on lui amenait des malades pour qu'elle les guérît. Le temps était-il à la sécheresse ? On la priait de demander à Dieu la pluie bienfaisante. Et ne dit-on pas encore couramment dans le pays que les récoltes foulées aux pieds des dévots de sainte Solange se relèvent rapidement pour repousser avec plus de force ? Et n'est-ce pas à sa protection que l'on doit la persistance des sentiments chrétiens, des pratiques de dévotion en honneur dans cette paroisse ?

Sa réputation de sainteté s'étendit rapidement à tout le territoire qui dépendait de la bonne ville de Bourges. On vient prier ici depuis des siècles, et je ne vous apprends rien en vous disant que de temps immémorial, d'un peu partout on organisait des pèlerinages à sainte Solange lorsqu'on voulait obtenir quelque faveur spirituelle ou temporelle de sérieuse importance.

Je n'oublierai jamais la grande pitié qui était aux pays d'alentour en fin de 1870, après la débâcle de l'armée de la Loire. Les Prussiens s'étaient avancés jusqu'à Argent, Vierzon, Allogny et dans la forêt prochaine. Tous par ici étaient dans l'anxiété à la pensée de voir chez soi, agissant en maîtres, les ennemis. Qui donc pouvait nous en préserver ? La Patronne du Berry. Des paroisses voisines les pèlerins affluèrent à Sainte Solange ; de Saint Martin en particulier on y vint en foule, l'impression de ce premier pèlerinage fut profonde sur mon imagination d'enfant.

Interminable était le défilé des charrettes qui transportaient les pèlerins. Bien tristes nous étions tous ; les enfants eux-mêmes étaient sérieux, soucieux comme leurs parents. Avec quelle ferveur nous priâmes tous ! Et au retour nous étions rassurés et presque gais en chantant les cantiques populaires que nous avions appris.

Et l'ennemi ne vint pas chez nous, et tous nous attribuions cette faveur à la protection de sainte Solange. C'est vous dire la confiance que nous avions en la vierge de Villemont ; nous la consi-

[1] Hymne de sa fête.